

Y-A-T-IL ENCORE UNE ÉCOLE DE PARIS?

SOUVENT, les gens qui ont connu ce qu'a été, pendant les années 1914-1939, l'attraction qu'exerçait Paris sur les artistes des divers continents se demandent si le dez-vous du monde entier dans le grand atelier de Montmartre et de Montparnasse existe encore de nos jours. Les artistes ne sont-ils pas aujourd'hui dispersés dans tous les coins de la capitale? Saint-Germain-des-Près est envahi par la faune dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas l'air très laborieuse. Quelques-uns viennent encore au café de Flore où, fidèle poste, Pascal sert le dernier carré de la raillerie artistique.

On dit: « L'Amérique a pris le flambeau. » Je n'en suis pas certain. Le peintre Michel Cadoret assure que la jeunesse qu'il coudoie, à New York, où il a son atelier, commence à reprendre chemin de Paris. « Ils sont désespérés », me dit-il des jeunes artistes américains. Il est incontable qu'après l'équipe des Gorki, des Pollock, des Tobey, des Franz Kline, des Sam Francis, il n'y a plus grand-chose. Ce qui n'empêche pas les Américains de revendiquer, à juste titre, une place continentale qui n'existait pas il y a trente ans. A New York, à Sao Paulo, on s'efforce de

s'aligner devant l'art français que certains même croient avoir dépassé. En Italie, la Biennale de Venise réunit un certain nombre de travaux parmi lesquels il est aisé de distinguer ce qu'il y a d'intéressant dans la production du globe.

Mais c'est à Paris qu'on revient. « Il n'est bon bec que de Paris », disait François Villon. Et bon pinceau, pourrions-nous ajouter. Pourquoi les meilleures palettes ont-elles été le plus souvent préparées sur les bords de la Seine? Le cas est très fréquent. En Italie, il n'y a guère que Morandi, ce peintre de la nuance et de la scintillante simplicité, pour avoir affirmé son talent sans passer par Paris, ce qu'ont fait de Pisis, de Chirico, Campigli et ce très fin Licini qui, le sait-on? avait accroché ses premières toiles aux murs de la Closerie des Lilas où Severini, animateur du Futurisme, le plus Parisien de l'équipe des Transalpins, rencontra pour l'épouser, la fille de Paul Fort.

Et les Allemands? Hans Hofmann travaille à New York. Mais c'est à Paris que vit Arnold Fiedler, le plus doué d'entre eux, celui qui — je le disais à la « Kunshalle » de Hambourg en présentant son exposition — semble avoir eu

dans l'œil, dès sa naissance l'harmonie « Ile-de-France ».

Pourtant, nous pouvons très bien tout ignorer de ce que font, à Paris, les artistes de la nouvelle vague. Se doutait-on, en 1903, de l'importance que prendrait l'arrivée au Bateau-Lavoir de la rue Ravignan d'un Malaguène du nom de Pablo Ruiz Blasco? Ce peintre, qui prit bientôt le nom de Picasso, celui de sa mère, était entouré d'une cour des miracles d'inconnus. Le soir, le groupe se retrouvait au Lapin Agile, chez Frédéric, où vint aussi cinq ans plus tard un Italien nommé Modigliani, que le Dr Alexandre avait recueilli dans son phalanstère de la rue du Delta. Il y avait aussi l'impasse de Guelma, à deux pas de Pigalle.

Savait-on que, sur l'autre rive, à La Ruche, dans les baraques alvéolées, campaient tant bien que mal des peintres nommés Soutine, Chagall, Fernand Léger? Qui se doutait, avant 1918, qu'à la cité Falguière, le même Soutine partageait son atelier avec Modigliani venu le rejoindre là? Et, dans la bande de Montparnasse, à la Rotonde, au Dôme, chez la mère Rosalie, au Jockey, qui, à part les habitués, comme le cher Géo-Charles (il vient malheureusement de nous quitter et publiait la revue « Montparnasse »), oui, qui savait ce que valaient en réalité les dénommés Marcoussis, Survage, Zadkine, Kisling, Pascin, le Suisse Bosshard, l'Américain Man-Ray, Per Krogh, le Scandinave? L'École de Paris, nous l'avons faite après coup, prudemment, avec des réputations bien établies.

Il n'y a pas si longtemps, nous avons connu Nicolas de Stael, rue Gauguier, dans l'atelier haut de plafond où l'on aurait pu faire entrer la girafe. Et aujourd'hui, à la cité Falguière, le sculpteur Lardera martelle ses fers, le Russe Charchoune peint ses admirables transpositions sur des musiques de Bach ou de Schumann, le Turc Néjad cherche un art raffiné et populaire à la fois. C'est à Vanves qu'habite Léon Zack, le chef de file de la nouvelle peinture. Poliakoff est rue de Seine. Istrati et Nathalie Dumitresco travaillent dans le quartier de Plaisance non loin de la Portugaise Vieira da Silva et du Hongrois Szenes. Sugai, le Japonais, tend ses toiles non loin du parc de Montsouris. On n'en finirait pas d'énumérer tous les artistes de valeur qui sont venus du dehors élire domicile à Paris.

Mais voilà: de nos jours, on ne choisit plus son arrondissement et son domicile. Tout est si encombré! On prend son logement où on le trouve. Aussi, rien ne nous dit que, s'il a perdu sa couronne de poètes et d'écrivains, Paris n'est pas toujours, en 1963, le pôle d'attraction qu'il était autrefois pour les peintres et les sculpteurs. La seule énigme un peu inquiétante, c'est qu'à part les académies libres de la Grande-Chaumière et de Colarossi qui sont toujours ouvertes, nous ne voyons guère où pourraient se donner les rendez-vous du bout du monde. Le « sixième », où l'on parle toutes les langues, est devenu un centre nocturne de caves où se dansent le rock et le twist. Les Deux-Magots souffrent d'embouteillage. Montparnasse se survit pour le moment. Mais tout cela se remplace assez facilement en changeant de quartier.

Le seul véritable handicap, ce qui peut présentement retenir la jeunesse (et cela, malgré la Biennale des Jeunes, qui fait honneur à la Cité et à ses organisateurs) de céder à l'irrésistible aimantation de Paris, c'est la crise du logement et la vie chère. Tout y est hors de prix. J'ai l'impression qu'on n'y peut plus crever de faim sans mourir, ce qui est assez grave. Car c'est de toutes les classes que surgissent ceux qui deviendront des hommes.

Pierre COURTHION



Cordonnier en Vendée, Gaston Chaissac a été révélé comme l'étonnant poète de l'Art brut. Ses grandes figures assemblées de morceaux de bois bariolés ont un accent populaire plein de charme enfantin, et leur sourire extatique reflète l'âme simple de leur créateur. « Les totems sont un décor, une construction picturale créée dans une forme inusitée », dit Chaissac, qui déplore n'être pas compris.

(Photo Gilles EHRMANN.)